

et superbe Rochefort, je me contente de hausser les épaules. Il n'appartient pas à de la poussière d'homme de juger des hommes.

Et M. Léon Daudet de conclure :

Un écrivain qui supporte — sans indignation, colère, ni pitié — l'iniquité, la bêtise, la méchanceté ambiantes, qui passe sa vie à rechercher des tirages, des honneurs — et quels honneurs! — un fauteuil d'académicien ou de président de conseil d'administration, eût-il le plus beau talent du monde, et la tour d'ivoire la mieux ajourée, m'apparaît comme une pauvre blatte promenant, sur du papier blanc, ses pattes tachées d'encre.

Telle est la puissance évocatrice des images du grand polémiste qu'on ne pourra plus lire désormais une ligne de M. Thérive — ce critique de néant — sans que surgisse immédiatement à l'esprit la vision d'une « pauvre blatte promenant, sur du papier blanc, ses pattes tachées d'encre ».

GEORGES BATAULT.

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

José Bruyr : *L'Ecran des musiciens*, Cahiers de France.

Le spirituel livre de M. José Bruyr, *L'écran des Musiciens*, a été écrit par ceux-là mêmes dont l'auteur nous parle. M. André Cœuroy, dans une Préface qui pourrait être aussi bien un épilogue, nous le présente ainsi :

Ces entrevues notées, à mi-chemin entre l'interview du journaliste et la fantaisie du poète, font échapper leurs modèles aux classifications usuelles des musicologues qui empaquettent un chacun dans son petit sachet. Tous ces jeunes êtres qui font ou défont notre vie musicale, apparaissent avec leurs tics, leurs manies, leurs lubies, leurs œillères, leur mauvaise humeur courte, leurs illusions grandes, leur partialité vivante. Celui-ci raille l'indigence de Satie, et celui-là divinise l'homme d'Arcueil. Celui-ci assomme proprement, d'un coup bien appliqué, celui-là qui, trois pages plus loin, ne s'en porte pas plus mal.

Avec ces esquisses, dont un geste surpris dévoile une âme et découvre un esprit mieux qu'une démonstration technique, la jeune musique a cette chance de saisir en soi, et de fixer, ce qu'elle porte d'éphémère.

M. José Bruyr a abordé sa tâche en « curieux ». N'est-ce

point ainsi que dans certains milieux, assurément très compétents en la matière, l'on désigne le Juge d'Instruction? Or, le « curieux » instruit un procès en laissant à d'autres la responsabilité du verdict. Il fallait, toutefois, que M. Bruyr dispose les pièces à conviction de telle sorte que celles-ci ne perdent rien de leur self-éloquence, pourrait-on dire. Aucune protestation n'a été, à ma connaissance du moins, élevée par les intéressés et cela porte à croire que M. Bruyr a parfaitement traduit, sans les trahir, les idées de chacun; à nous d'en tirer les conclusions.

Celle-ci, d'abord : qu'un miroir ne peut vous renvoyer une image exacte que si votre bonne vue vous permet de la percevoir distinctement. Dans le cas présent, toute complaisance pour le moi (haïssable...) va de pair avec le degré de dureté que l'on applique dans son jugement sur autrui. Le classement des valeurs présenté par M. Bruyr — mais sans question de préséance — s'opère de lui-même, par une manière de choc en retour, que quelques-uns des interviewés n'ont pas eu la sagesse de prévoir. Et cela est fort bien ainsi; M. Bruyr, en appliquant le proverbe : « on n'est jamais aussi bien servi que par soi-même », a fait preuve de l'humour le moins condamnable, et se trouve avoir à souhait servi ceux qui méritent d'être mieux connus du public.

J'aime les franches déclarations de Honegger :

Wagner c'est encore moins dangereux que Debussy : c'est plus loin. Aujourd'hui vous n'avez le choix qu'entre Strawinsky et Gounod. Mais on ne se rend pas compte que dans quinze ans les nouvelles couches se moqueront de notre sous-strawinskisme, de nos néo-gounoderies, avec le même cœur, sinon le même esprit, dont nous nous sommes f... des debussystes. Strawinsky, d'abord, c'est le plus mauvais des maîtres : il va aux extrêmes. Comme dans Ibsen : tout ou rien. Cela oblige une nuée de petits jeunes gens à s'essouffler en sauts de cabri. Et ces sauts me déconcertent! J'en suis resté au *Sacre*. Que Strawinsky verse dans l'abstrait : j'ai bien le droit de préférer cet art pittoresque qu'il a renié. J'ai lu, et relu, l'*Œdipus Rex*. Strawinsky faisant retour à Rossini, à Listz, à Pergolèse? Je préfère Strawinsky dinant chez Strawinsky. Non, il y a vraiment trop de « retours » dans la musique actuelle.

Cette dernière phrase devait nécessairement amener

M. Bruyr à poser cette insidieuse question : « Et le retour à Bach? » Honegger explique que le retour à Bach, c'est tout différent! ne pas confondre la lettre avec l'esprit. La lettre : pasticher les *Inventions à deux voix*. Schœnberg, lui, revient à Bach par l'esprit.

Personnellement, je pense que nous aurons, un jour, à établir une distinction entre « influence » et « retour ».

Mais laissons Honegger nous parler de Satie :

Ne me parlez donc pas de *Socrate* et de sa technique « dépouillée » : Je prends ça pour de l'indigence. J'ai entendu un beau jour le vieux maître d'Arcueil, comme on disait, nous demander en sortant du Châtelet : « A quoi bon glisser tant de choses entre la mélodie et la basse, puisqu'on ne les entend pas? » Dans dix ans, que restera-t-il de lui? Pour qu'une œuvre soit durable, il faut que sa matière première elle-même soit intéressante. Or le musicien est le seul créateur d'art qui use d'une matière première créée par lui-même.

Opérons un rapprochement (sur le papier seulement) avec ce que nous dit Milhaud :

Satie!... Il nous faudra peut-être cinquante ans ou plus pour savoir à quel point Satie est notre grand bienfaiteur à tous. Son influence agit même sur ceux qui le nient et qui le moquent.

M. Milhaud me paraît fort mal renseigné sur ce qui se passe en dehors de son milieu. Après avoir noté que Satie laisse une œuvre de piano aussi importante que celle de Chopin il ajoute :

Sports et Divertissements sont un des moments les plus caractéristiques de l'Ecole Française.

(M. Milhaud parle sans doute de l'Ecole française *spéciale* pour Etrangers...)

Inutile de vous parler de *Socrate*, qui a la beauté du Parthénon, une pureté platonicienne et dont la mélodie se soutient seule, libérée du vain poids des accords.

Dans la bouche de Milhaud : « vain poids des accords » hum! Enfin cette déclaration :

...Car la musique, n'est-ce pas? c'est avant tout le cœur-à-cœur des hommes.

Il me semble que Beethoven et Franck ne pensaient pas autrement et si Milhaud est vraiment sincère dans ce sentiment qu'il exprime avec un rare bonheur, par un symbole expressif, c'est qu'il a abjuré une manière de religion dont la générosité n'était guère le principal objet, du moins jusqu'à cette déclaration fraternelle faite à M. Bruyr.

L'idée que quelques lointains échos de Fauré, transposés au ton d'une sensibilité Mittel-Europa, puisse exister chez Schoenberg fait bondir Georges Auric :

Alors! Pourquoi ne pas trouver un écho de Mozart dans Albéric Magnard? Monstrueux! Je dis que ce rapprochement est monstrueux! Ça montre bien la gabegie des idées, le mépris des valeurs, le désordre intellectuel que propagent une série de petits foutriquets qui tiennent boutique de talent! Tenez : mieux vaudrait se faire thériaki, trappiste, ou se mettre de la poix dans les oreilles, comme les compagnons d'Ulysse! Les équivoques de Fauré sont l'ornement d'une trame tonale, tandis que le fond même de Schoenberg nie la tonalité.

Bonne réponse, quel dommage qu'une communauté d'idées ne puisse rien pour un rapprochement d'ordre strictement musical! Car je reconnais à Georges Auric un sens critique avisé et une franchise de parti qui me sont infiniment sympathiques.

De Francis Poulenc, une vue d'ensemble sur la musique :

...Strawinsky c'est le grand maître. Russie : Strawinsky, Prokofieff. Allemagne : Hindemith. Espagne : De Falla. Strawinsky le grand légiste, et le grand enchanteur, nous a donné toutes les leçons.

Où sont donc les Français?

De Louis Durey ce portrait exact :

...Il y a un visage derrière chaque sonate et chaque accord soulève un masque. Parmi les jeunes, Louis Durey rabat volontiers le sien sur les yeux. Il fut un temps où la musique d'avant-garde, dont il était, se voyait accusée d'appétit exhibitionniste. Mais déjà alors, Collet jugeait Durey un solitaire. Nul n'était si peu m'as-tu-vu — ou m'as-tu-oui — que Durey. Il l'est resté. On ne distingue pas bien chez lui entre le beau souci de créer et le souci hautain de se faire oublier.

La raison :

...Cependant la vie, sinon l'amitié, m'avait déçu. Après l'expérience des *Mariés de la Tour Eiffel*, je pris congé de cette noce-là. C'était en 21. J'avais besoin de repos, de solitude. La mer, au pied des Monts des Maures, est divine...

Georges Migot nous est présenté tel que nous le connaissons, parlant sa musique à perte d'ouïe. Nous aurons prochainement, à propos de son ouvrage sur Rameau, l'occasion d'examiner ses théories et dans quelles justes proportions Georges Migot réinvente la musique; pour aujourd'hui notons au moins ce propos :

L'âme d'un artiste c'est son lyrisme; sa morale, c'est sa probité technique. L'état lyrique n'est que la zone limite entre la perception intelligente des moyens et l'état spirituel de l'intuition. Il est à la base de tout art. Tout œuvre est amour. Je ne crois pas que la création puisse dépendre d'une attitude quelle qu'elle soit...

Cela est d'une indiscutable vérité. Mais alors Georges Migot esthéticien s'est-il jamais penché sur Georges Migot musicien?

Chez Jacques Ibert, une très grande simplicité et partant des propos qui méritent d'être retenus :

...Des recettes infailibles pour fabriquer de la musique? Laissons les recettes au manuel de la parfaite cuisinière. L'art dépouillé? Soit. Mais irai-je tout nu? Non pas. Je me vêts. Et mieux, je m'habille. Humoriste? Pourquoi donc? Pour avoir écrit *Angélique*? Ni humoriste ni hédoniste. N'allez point en conclure que je cherche plus loin que mon plaisir. Mon plaisir est de moduler : je module. Atonalité est synonyme de catalepsie et de mort. Il n'empêche que j'aime *Pierrot Lunaire* et les *Etudes d'Orchestre*. Mais après cela je retourne à Ravel. Au limpide lever du jour de *Daphnis et Chloé*, par exemple, ou bien à *l'Heure Espagnole*. Avez-vous remarqué l'art de Ravel à faire chanter les choses inanimées? Cela tient du sortilège. Parmi ceux de ma génération, j'aime Milhaud, à l'œuvre vaste et inégale. Mais je crois comme lui et comme Hugo qu'on se corrige de ses mauvaises œuvres en en écrivant de meilleures. Mozart ne faisait pas autrement : car il y a des pages d'un intérêt secondaire dans Mozart ou dans Strawinsky quoi qu'on dise. J'aime moins *Pulcinella*. J'aime mieux *Mavra*. Mais *Apollon Musagète* me conquiert tout à fait dans la parfaite simplicité de ses moyens sonores. Où va Strawinsky? Je n'en sais rien, mais il est très ca-

pable de faire le cercle. Où va la musique? Je le sais moins encore. Et j'ai pour la vaticination assez peu de goût. D'ailleurs ne croyez-vous pas que l'important n'est pas de savoir où la musique va, et que le principal, c'est qu'elle aille?...

Idée analogue exposée, mais sur un ton plus personnel que général, par Marcel Delannoy :

...Je veux avant tout que ma musique bouge, qu'elle avance. Je tends aussi à une expression mélodique, mélodique sans fausse honte : une musique de mélodie pauvre révèle une âme qui ne peut s'ordonner, disait Nietzsche. Rien des petites mélodies chlorotiques qui furent hier le fin du fin. A cela je préfère encore un Théodore ou bien l'autre : Botrel ou Dubois! Je me suis révolté, jadis, contre ces niaiseries, appeau facile où le snobisme s'est laissé prendre. Sa servile lâcheté me donnait alors le goût de brouiller le jeu, ce goût que j'ai tant haï chez Milhaud. Il y a toujours quelques joies à faire prendre des vessies pour des lanternes à des gens qui, au fond, préfèrent les vessies. Mais bah! L'affaire du vieil homme d'Arcueil est close. Ma génération est celle qui reviendra sans arrière-pensée à la mélodie. Par le plus plaisant retour, ce sont aujourd'hui ces messieurs de l'Institut qui vivent dans la glaçante peur de faire « chantant ».

M. Maurice Jaubert me semble porter sur Satie un jugement extrêmement intelligent :

...Capitaine Satie. Nous aura-t-il brouillé le jeu et pipé les dés, le vieux farceur! Ah! c'est bien de sa faute, sans doute, si certaines musiques se réduisirent, après lui, à d'anodins problèmes de primaires ou à de puérils attrape-nigaud de mots croisés! Et cependant, il a eu presque raison — mais non, il a eu raison tout à fait, puisque certaines autres musiques d'avant lui tournaient à des occupations pour mandarins lettrés.

...Ce génie, si génie il y a, il l'a moins mis dans ses œuvres, simples indications d'œuvres à faire, que dans sa vie. Et je le louerai toujours de n'avoir jamais tenu boutique de musique. Tout au plus s'est-il laissé nommer gérant de boutiques que des malins montaient en son nom. Car jamais l'étiquette, jamais la marque de fabrique n'a été plus puissante qu'aujourd'hui...

P.-O. Ferroud donne une interview généralement intéressante dont je relève ce qu'il répond à la question de M. Bruyr: « En un mot vous n'êtes pas un passéiste? » :

— Nous y voilà bien ! Pourquoi toujours s'appuyer sur les maîtres passés, comme si l'on invoquait une excuse ? Et sur qui, s'il vous plaît s'appuyaient-ils eux-mêmes ? Il ne faut pas fuir les responsabilités. Les exemples, nous avons toute notre éducation pour les méditer. Après quoi, nous devons essayer de nous exprimer de notre mieux, ne pas bégayer ce que les morts, avant nous, ont dit de façon définitive. Etre originale à tout prix ? Non pas. Etre seulement soi-même, modestement mais pleinement. Découvrir, comme certains, Schubert en 1928, la veille de son centenaire ? Vous avouerez que c'est un peu raide !... Et je dis Schubert, comme je dirais Liszt, ou Offenbach, ou Bizet, ou Gounod, ou tant d'autres encore sur qui s'abat, on ne sait trop pourquoi, un coup de projecteur brutal... D'ailleurs toutes ces vocations de sauveteurs m'intriguent : c'est à croire que la prime attribuée à ce genre de repêchage est intéressante... Au fait aller à la découverte d'épaves dûment repérées, c'est un peu ce que fait Strawinsky depuis qu'il a cessé d'être le barbare magnifique du *Sacre et des Noces*...

D'Henri Sauguet M. Bruyr fait un portrait qui attirerait la sympathie si nous ne savions que Sauguet sait, à l'occasion, avoir la dent très dure. N'a-t-il donc jamais pensé que d'autres pouvaient avoir sa sensibilité :

Je vis écorché. Je souffre presque autant de l'incompréhension que de la critique. Oh ! Elles ne m'ont jamais manqué. Mais j'en console en me disant parfois qu'une simple mélodie sincère peut me créer, je ne sais où, une amitié.

— La lecture, d'après Proust, en est une.

— La musique en est une meilleure. Je m'efforce à écrire de mon mieux. Je n'ai pas de conception particulière de mon art. Je suis sous le charme. Le grand secret : suivre mon cœur.

Depuis que M. Bruyr a publié son livre, Maxime Jacob, mettant en action le désir exprimé par Auric : « Mieux vaudrait se faire trappiste » est entré dans un couvent de Dominicains. Il a choisi la bonne part. Pour retrouver Dieu et son art, il a quitté les hommes. On ne sait pas assez que, par certains côtés, le monde musical est une manière de jungle. Que pour les artistes l'abbaye tend, à notre époque menacée par les Barbares, à redevenir le seul refuge fortifié, qui dans le bas moyen âge, sauvegarda ce qui restait de la science, de la pensée et de l'art des époques classiques. La paix soit donc sur

les propos que Maxime Jacob tint à M. Bruyr; aujourd'hui seraient-ils les mêmes?

Nous retrouvons M. Roland-Manuel aux prises avec « objet » et « sujet » et son dégoût pour l'*individu*. De Bach, mais surtout de Beethoven et de Wagner, écoutons ce qu'il nous dit :

Tous ceux-là eurent le souci du sujet et non du style. Ils feraient penser à ces peintres qui ne prennent comme modèles que de belles femmes pour mettre tous les atouts dans leur jeu... On fait de l'art avec la beauté. Pas du tout! On fait de la beauté avec de l'art. L'esthétisme mène au bric-à-brac ou à l'ouvrage bien fait, bref à l'artisterie... Ramuz nous dit : c'est avec de la matière anti-poétique qu'on fait de la poésie. Or, la vérité la voilà. On fait de la musique avec une matière neutre ductile. L'individu est sans intérêt et l'art, tout de même, peut être autre chose qu'un moyen d'expression personnelle. La vanité, c'est la mort de l'artiste. Christ a dit : Qui veut sauver sa vie la perdra...

Dans notre sale époque pourrie, un génie apparut. Je tiens Debussy pour le plus grand musicien de notre âge... La France n'a pas pléthore de musiciens. De siècle en siècle une goutte de musique lui tombe... etc.

Ce n'est évidemment pas chez Roland-Manuel, au demeurant excellent camarade, que j'irai chercher une leçon d'optimisme en cas de besoin.

Arthur Hoérée nous dit ne plus vouloir agir en compositeur, mais en critique. Aussi l'interview prend-elle une couleur immédiatement plus générale. De son maître — ou presque — Albert Roussel, Hoérée nous parle avec feu; ce qui n'empêche pas son enthousiasme d'être lucide. Et c'est bien parce qu'il ne cesse de l'être qu'Hoérée met Albert Roussel à sa place, l'une des toutes premières, de notre musique. Une allusion aussi à la lutte sourde des partisans d'Honegger et de Milhaud.

Je relève enfin l'emploi du terme mathématique « constante » appliqué au rapport existant entre le fond et la forme... Si mes souvenirs sont précis, n'ai-je pas parlé, naguère, de cette « constante », dans un article à propos d'Albert Roussel précisément? Il m'est agréable de constater que l'idée n'en a pas été perdue.

De ce premier « film sonore » des jeunes musiciens français

— qui pourrait être complété — j'ai donné quelques extraits; ainsi, au cinéma, fait-on des films à passer la semaine suivante. Je souhaite à mon lecteur le désir de compléter sa vision par la connaissance du film tout entier.

A. FEBVRE-LONGERAY.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

La mort d'Isi Collin. — L'œuvre de Madame Suzanne Cocq. — Carlo Bronne : *Collines que j'aimais*, La Renaissance du Livre. — Yetti Labato-Tilman : *Chant d'Amour*, La Renaissance d'Occident. — Mémento.

La mort, en surprenant le poète Isi Collin, lui accordera-t-elle le brin de laurier que la vie lui avait marchandé et fixera-t-elle dans la gloire un nom qui depuis vingt ans avait disparu des revues littéraires pour ne plus briller que dans les journaux quotidiens? Elle semblait se désintéresser de cet être charmant pour qui, en dépit de l'âge, les êtres et les choses demeuraient prétextes à d'adorables fantaisies, mais il faut croire qu'elle ne l'en guettait que mieux, puisqu'un beau soir, alors qu'il devisait joyeusement avec quelques amis, elle le saisit à la gorge et d'un geste aussi absurde qu'inattendu, abolit son sourire et son destin.

Il avait cinquante-deux ans, étant né le 25 novembre 1878 à Liège, terre fertile en poètes. Un fleuve aimable, des bois chéris des dieux, d'harmonieuses collines et le doux parler mosan qui prolonge dans ses langueurs l'écho d'anciennes cantilènes, le préparèrent au grand choc lyrique qu'il devait recevoir vers sa quinzième année, de sa rencontre avec les poètes de *La Wallonie*.

Ceux-ci, groupés autour du sceptre amène et fier d'Albert Mockel, célébraient les miracles du symbole et s'efforçaient « de reprendre à la musique leur bien ». On était aux heures suprêmes d'une grande croisade littéraire : Mallarmé et Verlaine n'avaient pas de plus ardents thuriféraires que ces jeunes gens accourus de tous les coins de France et de Belgique à l'appel du poète de *Chantefable*.

Il y avait là Henri de Régnier, Francis Vielé-Griffin, Stuart Merrill, Paul Valéry, André Gide, André Fontainas, Albert Saint-Paul, Emile Verhaeren, Fernand Séverin, Charles van Lerberghe, Pierre-Marie Olin, Georges Knopff et d'autres qui,